



Gwen Lebette

***B, C, U***



Récits d'*un* moi à ordinateur.

Ce récit naît sous la forme d'un journal de suivi : parcours d'un déroulement et dénouement dans le même mouvement. Un récit entre-deux.

Le narrateur ici présent se propose d'appliquer un placement familial, tout en prenant soin de rester loin de son activité vivante.

Non pas que le narrateur recherche cette fuite, il s'agirait plutôt d'un état d'*être* qui ne peut qu'être et s'accentuer au fur et à mesure.

Les propos ici présents, toute ressemblance avec des faits réels ou avec une personne existante seraient ainsi purement fortuits.

Il me semble.



Lundi. 10h10.

Difficile d'entamer ce premier échange. Je commencerais ainsi par le plus simple : d'ici et de maintenant. Je vous écris depuis un bureau nappé des rayons blancs et chauds d'un soleil de tout début de printemps. La vue sur les toits d'en face, toujours, dont les branches de l'arbre qui a échappé aux champignons se réchauffent doucement. Il aura de belles fleurs cette année, j'en suis sûre.

Ce petit bureau est composé d'une table en bois dépliant des deux cotés, avec de petits pieds dépliant eux aussi. J'aime bien leur forme, ce n'est pas vraiment juste un pied, mais plus un genre un cadre fixé au plan principal de la table. Je l'ai récupérée de ma maman. Elle est très pratique cette table, elle s'adapte à tout. « Elle a survécu à trois déménagements, alors elle sera parfaite pour toi ! ». Elle me le dit pour

me convaincre, parce que même si elle est bien pratique, elle est quand même lourde. Puis elle ajoute, juste comme une note, comme une parenthèse « Et puis c'est drôle ! Elle aura fait Strasbourg, Paris, et Brest avec toi. Une vraie ligne droite ! ».

Une ligne droite. C'est vrai ça. Je ne l'avais jamais vu sous cet angle. Comme si, tout au fond, j'avais voulu partir au plus loin, à l'opposé de son village natal. C'est pourtant un endroit que j'aime vraiment ce village. J'aime les étés brûlants, passés à courir à côté des champs desséchés, toujours au bord de l'incendie. J'aime les hivers glacés, passés à boire le vin chaud de mamie pour oublier les bouts de pieds paralysés et endoloris (vin blanc et rouge, orange, citron, badiane, cannelle, quatre épices et sucre, attention à chaque ingrédient sinon, c'est le drame). J'aime le fait que chaque saison marque et cycle le temps qui y passe, mais, surtout, qui exige l'adaptation de chaque natif à ses conditions.

Ici, ce n'est pas pareil. C'est un automne continu qui s'étire qui s'étire, et qui s'entrecoupe de quelques périodes de beau temps étrangement insérées. Ici, c'est le déphasage total. Six ans bientôt, mais je m'y suis toujours pas habituée, c'est bizarre quand même.

Du coup, quand je regarde cette table, c'est comme un point de fuite. Elle a traversé une

ligne droite sur deux générations. Et cette ligne droite, elle me reste. Je ne saurais pas dire si elle me pèse, mais elle est bien là, toujours comme collée dans mon dos ou dans l'arrière de mon crâne.

Quand je rentre au village pour les vacances de Noël par exemple, je perds plus d'une heure d'ensoleillement sur la journée. « T'as l'air complètement naze... Kaput même ! ». Ouais, tu m'étonnes. Passer d'une journée qui s'achève à 18h30, à une autre qui se termine à 16h... 18h30 encore, je veux bien, mais 16h, c'est à peine la pause goûté. Heureusement, même si à 16h tout est fini, il y a le grand poêle familial qui tourne. Il est bien ce poêle, il chauffe la pièce, il sert encore de four, et il sert à chauffer les casseroles. On passe toutes les soirées dans la cuisine du coup. En même temps, cette cuisine, c'est aussi l'entrée de la maison, avec une grande table de Formica qui cache un petit tiroir. « C'était le tiroir du beurre avant, mais il finissait toujours par tourner, alors un frigo, c'est bien aussi ».

Oui, c'est sûr, du beurre frais, ou en tout cas pas moisi, c'est toujours mieux. En même temps, je ne suis pas sûre qu'ils comprennent ce que veuille dire *moisi* pour quelqu'un qui vient de Brest.

Bref, cette table de Formica, c'est pas vraiment la table pour manger, elle elle est dans la pièce

juste à côté, entourée d'un énorme banc-banquette tout coffré. Cette table de Formica, elle sert surtout de plan de travail pour la cuisine en fait. Mamie y fait toujours la cuisine. Les gros saladiers en terre s'entrechoquent avec les fouets et les spatules. Mais trois heures plus tard, tout est déjà débarrassé, rangé, nettoyé, et elle repasse les draps épais à même la table. Elle doit forcer pour bien repasser, mais comme elle dit « ça paraît bête, mais du coup c'est plus facile pour tout ranger après. Ça prends moins de place ! ». Ah, oui c'est vrai. En même temps, je me dis que y'a suffisamment de rangements partout dans cette maison pour qu'elle se fatigue pas en plus à faire ça, mais j'ose trop rien dire.

Cette table en Formica, elle sert aussi à papi. Tous les matins, réglé comme une montre, il plonge sa tartine dans le bol de café et il lit son journal tout frais. Il parle pas beaucoup. Il parle jamais beaucoup. Il grommelle dans sa barbe. Parfois, il s'énerve d'un coup, puis il se re-calme aussi sec. Parfois, il tourne ses yeux bleu clair vers moi et il éclate de rire. Sûrement que j'ai encore du chocolat chaud sur le nez ou un truc du genre. Ça l'a toujours fait rire. Ça me rappelle quand je voulais faire du vélo toute seule, sans les deux roues à l'arrière. Alors, illico dans l'atelier, il me les dévisse comme il peut, et il me le ramène. Trop pressée, j'essaye de monter la pe-

tite côte qui est juste à la sortie de la maison. Je m'éclate au sol direct évidemment. Il éclate de rire. C'était le même rire là, j'aime bien quand il est comme ça.

En fait cette table de Formica c'est juste une table à tout-faire, qui accueille facilement tout le monde, avec tous leurs petits besoins. C'est pas très bien dit, mais c'est comme un couteau suisse bien pratique. Les choses pratiques, c'est tout ce qui compte là-bas finalement. Ça sert à rien si c'est pas pratique. Enfin je me dis ça, mais il y a quelques tableaux aussi dans la salle à manger. Les tableaux c'est pas pratique. C'est ~~plus que ça~~, c'est *autre chose*. Les Millets dans les chambres, ils m'avaient vraiment marqué. Quand j'y repense, je ne sais plus si je vois le tableau ou si je superpose les personnages dans le champ qui borde le village. Pour moi, *L'Angélu* c'est là-bas en fait. En plus, la pointe de l'église, c'est exactement la même que dans le village. J'étais super jalouse des vêtements des *Glaneuses* aussi à l'époque, sans y comprendre du tout de quoi parle vraiment la scène. Je me souviens que je voulais trop ces vêtements en espèce de lin aux couleurs passées. Dur pour mamie qui a toujours cousu de beaux vêtements quand elle était à la ville à Strasbourg. On m'a raconté qu'elle avait une mobylette quand elle était jeune et qu'elle y était super indépendante. Beau choc pour moi,

quand je l'ai toujours vu courir entre cuisine, jardin, grange pour sécher les draps, rangements, mises en conserve, courses... En même temps, ça lui a donné une poigne de fer. J'aime bien sa poigne de fer et ses mains calleuses. « ... Tous tordus mes doigts... Je peux plus rien faire avec, sauf battre les œufs pour les spätzle... ». Trop forte mamie, elle sait que c'est mon plat préféré alors elle me le réserve pour le dimanche. C'est pas bien grave ses doigts tout tordus. Du coup, je l'aide à enfiler les aiguilles pour les réparations habituelles. J'aime bien l'aider comme ça. Par contre, ces apparitions de trous dans absolument tous les vêtements, ça, j'ai jamais compris. Encore les chaussettes, je veux bien, ça m'arrive tout le temps aussi, mais les pulls, les écharpes, les tricots, les t-shirts, les pantalons (même pas de travail)... Tu m'étonnes qu'elle ai toujours voulu que des tissus de qualité.

« Je ne prends pas ça pour que ça ne tienne pas la saison ! Je n'ai pas que ça à faire de toujours tout recoudre ».

Surtout quand, déjà, tu as passé des soirées et des soirées pendant des années à recoudre des sacs de jute pour les récoltes de blé. Mais il fallait que ce soit fait, la récolte elle attend pas, alors c'était fait, et avec tous les bras de la famille s'il le fallait. Maman se plaint encore quand elle recoud le drap du canapé tout griffé à cause du chat. «

T'as pas idée... Vraiment, t'as pas idée de ce que c'était ». Mais du coup, elle est super-efficace quand il faut le faire en urgence aussi.

Du coup, je leur ai piqué pleins de pulls et de chaussettes. Ils sont trop confort. Surtout les chaussettes en laines faites par mamie, elle a même fait le petit talon dans les chaussettes grâce à un œuf en bois autour duquel elle peut former lentement le talon. Il est beau aussi cet œuf. À la Beatrice Balcou presque. Mais ici, c'est juste une forme utile, un outil tout à fait profilé pour son utilisation.

« Mais c'est pas de l'art ça, c'est juste que je fais des choses, c'est tout. Je sais pas faire de l'art, en plus, j'y connais rien à tout ça. ». Ouais papi, mais tu travailles dans une forge, et les portails que tu fais, c'est quand même un *peu plus*. En même temps, je me dis que ce qui faisait le plus art, c'était peut-être quand il pouvait encore faire le maréchal-ferrant. Ça c'était fou. Il s'occupait surtout des animaux (j'aime pas trop ce terme *animaux*, mais j'ai rien de mieux qui vienne tout de suite) avec des problèmes aux pieds. Alors il prenait les mesures, tout bien, et il formait des sortes de semelles orthopédiques sur-mesure. Des pièces uniques à chaque fois. Je me souviens surtout que le jour de la pose, ça devenait la grosse animation du village, avec l'arrivée du patient, réussir à le calmer pour que tout se passe

bien, les enfants et les voisins qui viennent voir et qui se placent tout autour. Je me souviens surtout du bruit et de l'odeur. Le bruit du martelage et l'odeur du métal chauffé qui se mélange à la corne dans de grandes voûtes de fumée. C'était un vrai happening. Mais un happening utile. J'en ai pas beaucoup vu de mes yeux, mais maman me dit qu'il le faisait vraiment souvent à une époque, et que certains propriétaires voulaient passer que par lui. Elle m'a dit ça quand je me baladais dans son atelier et que je tombais sur un ensemble de fers présentés sur un grand carton au mur. J'avais jamais remarqué qu'ils étaient tous différents.

« Je pense que c'était là qu'il était vraiment le plus heureux ».

Je suis contente d'avoir été là quand il était le plus heureux alors, même si j'y comprenais rien, et que pour moi à l'époque, c'était surtout bruyant avec beaucoup de monde et que ça sentait fort quelque chose de bizarre.

En fait, quand j'y repense, j'aimais jamais trop quand y avait du monde dans la cour. Ça me mettait mal à l'aise. Déjà, parce que je comprenais pas quand ils parlaient. Mais aussi, parce que je sentais bien que ça me concernait pas et que quand je posais des questions, on me disait d'aller jouer dans le jardin parce que « ce sont des conversations de grands ». Maintenant, je

sais que c'était surtout d'éternelles disputes et de prises de bec sur la taille des champs, sur les bornages, sur *Machin* qui loue cette parcelle et que coup *Truc* il a moins que ce qu'il devrait. Mais moi, sur le coup, ça m'énervait, mais je finissais toujours par partir. J'aimais bien ce jardin aussi. Fallait sortir de la maison, descendre les marches du perron, avancer vers l'atelier et tourner à gauche, longer une partie du corps de ferme, ouvrir un portail, et là, on se retrouvait dans un petit terrain d'herbes vivaces. Juste un petit potager, au bout du tapis d'herbe, avec un arbre à coing que mamie avait planté vers le moment où je suis née « Comme ça, je vous ferrai tout plein de confitures pour chez vous ». Ça a toujours été les meilleures des meilleures confitures celles-là. Je sais que c'est un bon cliché, la mamie qui fait les pots de confiture pour ses enfants et petits enfants. Mais là en l'occurrence, papi en fait aussi des toutes aussi bonnes, et la confiture c'était surtout un moyen de conserver les fruits pour les hivers rudes, quand ils étaient encore totalement autonomes dans cette ferme. Du coup cet arbre à coings, je lui dis toujours bonjour quand je retourne au village. Je lui caresse l'écorce et je vérifie son état général, comme une sorte de présentation après un long temps sans se voir. J'aimerais bien expliquer comment, en observant chaque feuille, chaque

branche, je vérifie qu'il ne soit pas attaqué par une maladie ou un parasite. Mais la vérité, c'est que c'est maman qui s'y connaît le mieux là-dedans. Le Cognassier *Cydonia oblonga*, un arbre rustique nécessitant une période de froid pour fleurir. C'est sûr que du froid, il en aura ici, de novembre à mi-mars, c'est la vraie descente.

Il y avait pleins de poules aussi avant, qui couraient partout dans l'herbe et quelques lapins dans un clapier en pierre brute. Les poules, elles avaient leur petit abri pour l'hiver et un autre plus ouvert pour la couvée, avec pleins de petites cagettes récupérées du jardin pour que chacune puisse y faire son petit nid. Elles me faisaient peur ces poules, à tout becter, même les jambes. « Si elles savaient qu'elles étaient faites en viande, elles se boufferaient entre elles ». En même temps, c'étaient de super finisseuses de plats. Quand on y déposait les restes, tout était recyclé en un rien de temps, et le peu qui restait encore finissait soit au compost soit dans l'ancien tas de fumier. C'était une sorte de grand trou, un peu comme une piscine, totalement rempli de fumier et divers autres restes « T'approches pas de ce machin ! Y'a des lattes au-dessus mais c'est trop vieux. Si tu tombes, tu vas couler dans le lisier ! » Mais les poules, elles y marchaient bien là-dessus. Je me souviens quand je devais aller y ramasser les œufs pour manger, fallait bien

y aller quand elles sont pas au niveau des nids. Une fois, j'en avais pris trois, mais j'avais pas de quoi les transporter, alors j'ai retourné le bas de ma robe pour qu'ils tiennent dedans, comme une petite bourse. Je trouvais que c'était une super bonne idée sur le coup, mais évidemment, ils ont tous roulé, et tout est tombé par terre. Éclatés net au sol. J'ai chialé comme jamais. Je les avais tués. Du coup, mamie m'a fait sa glace maison à la myrtille avec plein de crème dans sa sorbetière des années 70. Pour me reconforter. Je me suis demandée si en cassant plus, j'en aurais encore plus, de la glace. On m'a clairement fait comprendre de ne pas pousser le bouchon non plus. Quand je partais comme ça dans le jardin, et partout ailleurs, j'étais tout le temps pieds nus en été. En fin de journée, c'était vraiment crade, avec les plantes de pieds toutes noires. Du coup, fallait que je me les lave soit dans la vieille baignoire en métal, dans laquelle ils se lavaient avant qu'il y ai la douche dans la maison, soit dans le vieux abreuvoir dans la grange. Enfin, c'est pas vraiment la grange, c'est plus une pièce à part qui a un grand lavabo en granit et pleins d'abreuvoirs en granit au sol. Y'a encore des tiges en métal au plafond qui traversent toute la pièce. Je crois que ça servait à accrocher des trucs quand y avait encore des vaches ici, mais j'ai jamais demandé. J'aimais pas trop me laver les pieds

dedans, c'était super haut alors je devais me contorsionner dans tous les sens et l'eau était tout le temps gelée, même en été.

L'eau de tout le village vient d'une source située dans la forêt juste à côté. Elle traverse plusieurs couches de roche et de mousse avant de se rendre aux services de traitement, de foncer dans les canalisations et d'arriver dans la robinetterie. Une fois, j'avais dit « Elle a un goût bizarre cette eau... Il manque un truc ! », maman m'avait répondu en rigolant « ... Oui, c'est normal ! Il manque le calcaire ! Chez nous, c'est une catastrophe ! ». Ah. Oui. C'est vrai que le calcaire, il laisse des traces absolument partout dans notre appartement avec maman. C'est même plus une trace, c'est une plaque de calcium sur la baignoire. On aura vite fait de faire fondre la baignoire en l'attaquant aux produits chimiques avant d'avoir attaqué cette couche. C'est comme une plaque d'os qui s'étale lentement, sereinement, qui assiste à toutes nos toilettes jour après jour.

Dans le village, ça a rien à voir. Le shampoing, il mousse pas du tout. Et le pommeau de douche, il me terrifiait quand j'étais petite, comme un es-pèce de serpent noir qui m'observe et attend que j'ai le dos tourné pour s'enrouler autour de ma gorge et m'attaquer. Par contre l'eau est toujours parfaitement réglée, ça, c'est bien. La chaufferie

dans l'atelier de papi est alimentée avec le bois coupé dans les hectares de forêt. À la 'maison' avec maman, c'est l'incinérateur de la ville qui sert de chaufferie et qui alimente toute la ville. L'eau chaude, c'est en commun dans l'immeuble. Je me dis que du coup y'a peut-être beaucoup de gâchis, là où au village, tu adaptes pile-poil aux besoins avec ton bois. Mais le bois, il faut bien le stocker aussi, et dans la ferme c'est pas trop un problème, dans l'immeuble par contre, c'est autre chose. En ville, on s'étale en hauteur. Chaque cm<sup>2</sup> au sol est rentabilisé au maximum. Dans le village, c'est le contraire. La ferme elle s'est étalée au fur et à mesure. D'abord, il y avait une petite maison et une toute petite grange collée. Maintenant y'a carrément trois bâtiments dans le même corps de ferme, avec un de la taille d'un hangar. « Encore heureux, il fallait y mettre tout le foin pour les bêtes, les bêtes, les réserves de nourriture, les machines, nous, le jardin... Toute notre vie, c'était ici ! ». Plus j'y pense plus je me dis que c'était un vrai écosystème cette ferme. Une famille, c'était une ville à elle, presque pas besoin d'échanges avec les autres. Bien sûr, on échangeait des bouts de récoltes entre vieux voisins, il fallait vendre aussi les productions des champs, et papi, il pleurait à chaque fois qu'un veau partait à l'abattoir. Du coup, il en faisait qu'un par an au grand maxi-

mum. Jamais plus. Tout ça tournait. Et puis avec le temps, il fallait avoir plusieurs métiers pour s'en sortir. Un agriculteur qui faisait que ça, il se faisait bouffer par le système direct. Il me le disait tout le temps ça avec son petit accent. Du coup, pour t'en sortir, pour pas être totalement dépendant des gros acheteurs, tu faisais autre chose. Lui, c'était forgeron et maréchal-ferrant. Le voisin du bas du village, c'était bûcheron, l'autre c'était garde forestier... Polyvalent, « Toujours mettre tes œufs dans des paniers différents ! Toujours ma fille. »

Je me dis que cette image n'aurait jamais été aussi valable qu'aujourd'hui. Je ne connais personne dans mes amis qui ai pour but de garder le même travail toute sa vie. De garder sa petite ligne rangée. Ni même l'espérance que ça se passe ainsi. Je n'ai pas de problème avec les personnes qui cherchent la stabilité, je me dis que c'est plus simple pour eux s'il préfèrent vivre comme ça. Seulement, *stabilité et aujourd'hui*, c'est un oxymore qui tape au plus haut. C'est dommage. Ils n'ont plus le choix, il faudra s'adapter quitte à forcer un nouveau régime pour ne pas totalement déraier.

Mardi. 9h08.

Je vous écris encore depuis le bureau. J'use toujours du vous, car je ne sais pas encore si le temps nous permettra plus de familiarité. Nous verrons.

La lumière orangée découpe un tableau mouvant sur le mur d'en face. J'apprécie ce tableau fugace : les ombres légères de l'arbre dehors dansent sur le mur, en diapason avec l'ombre du petit bonsaï placé en bout de table. Un dialogue informe en un sens. Le coucher de soleil était sublime hier, dommage que mon appartement soit plein Est. Je me demande si cette organisation n'aurait pas vraiment modifié mon horloge interne avec le temps. Un certain moment que je m'endors dès que les rayons directs n'atteignent plus l'intérieur par la petite fenêtre. Cette situation n'est pas vraiment un problème la plupart du temps : le ciel voilé tamise une lumière blanche

et uniforme dehors le plus souvent. C'est tout de même bien dommage pour les quelques jours de ciel totalement dégagé. Ils sont irréels ces jours. Entre vacances et conscience pleine d'avoir la chance de me dire que non, ce n'est pas mon lieu de vacances, c'est mon lieu d'être et de travail. J'aime bien ce mot aussi : vacances.

*Vacance* définit le temps pendant lequel un poste, une fonction, ou encore un bien reste sans titulaire. Dans un état de latence. Le même mot est utilisé pour parler d'un sentiment de vide, d'absence.

Ce mot s'applique bien à ma situation ici. Une errance douce. L'errance, tenue en haleine, toujours sur la ligne de crête, qui parfois déborde, se rebiffe, ne se laisse pas résumée. Une errance comme contre-point à une translation entre mes trois espaces.

*Marcher, créer* dépasse légèrement de mon étage. Lui aussi, il se rebiffe, comme conscient de son état nécessitant mouvement. Malheureusement, coincé dans son état d'objet inerte, il me fait des signes quelques fois. Comme pour me rappeler que oui, moi, j'ai la chance de pouvoir générer ce mouvement qui lui manque tant. De pouvoir engendrer cette marche qui ouvre les espaces que je traverse.

Avant-hier, on a traversé une friche avec les copains. Nous étions alors en transhumance pour

une belle soirée-repas-lâchage-de-pression. Et parcourir pour la première fois cette petite friche avec eux, c'était probablement une expérience aussi forte que la soirée que nous partagions le soir même. Une expérience courte certes, mais qui m'a paradoxalement semblé durer comme quelques heures. Un étirement dans la découverte, dans la traversée. Il s'agit pourtant d'une toute petite friche, un peu cachée en plein centre ville : juste derrière un immeuble administratif des années 1970, coincée entre un dénivelé et un stade de course/rugby, elle est aussi longée par une des routes principales qui traversent la ville. C'était bien de se retrouver ici, sur ce sol meuble, et d'entendre les voitures comme juste à côté, mais pourtant pas vraiment visibles. Sûrement un bâtiment détruit il n'y a pas très longtemps, sans, encore, de nouvelle construction. C'était comme marcher sur un terrain vierge. Un terrain entre-deux. Nu.

Hier, j'ai entendu dans un podcast que les grandes métropoles états-uniennes seraient en train de s'enfoncer sous leur propre poids. San Francisco serait déjà classée en risque d'inondation à cause de cet enfoncement. Les géo-ingénieurs auraient fait des relevés et se seraient rendu compte que les principales métropoles étudiées auraient une empreinte jusqu'au niveau de la lithosphère. La lithosphère, c'est l'enveloppe rigide de la sur-

face de la Terre, elle comprend la croûte terrestre et une partie du manteau supérieur. Choc-net à cette information. Une empreinte au niveau même de la croûte terrestre. Je revois la trace de mes chaussures dans la terre meuble et humide de cette friche. Ce souvenir devient ainsi à la fois beau et glaçant. Je retrouve la même sensation que pendant un été dans le village. Il y avait fait tellement chaud, tellement longtemps, il n'avait tellement pas plu depuis *des mois et des mois* que la terre des champs était striée de longues crevasses. C'était le cas de tous les champs. Ces crevasses, profondes et larges, ressemblaient à des cicatrices à même la terre. On m'avait alors expliqué que la terre s'était trop rétractée avec la sécheresse, que même s'il se mettait à pleuvoir maintenant, alors l'eau ne rentrerait même plus dans la terre, elle ne ferait que stagner en surface avant de s'évaporer. Ou dans le pire des cas, elle inonderait tous les champs avant de partir. Les nappes phréatiques étaient déjà à sec depuis longtemps et le ruisseau qui coule à la sortie du village était lui aussi totalement à sec. Du jamais-vu de mémoire d'habitant apparemment. Glaçant.

Mercredi. 11h.

Ce ciel a bien changé depuis la dernière fois. Les nuages recouvrent totalement la ville aujourd'hui, comme un manteau de coton. Lumineux par endroit, c'est de nouveau cette ambiance irréelle qui flotte. Comme la lumière blanche et tamisée d'un bureau ou d'une zone close : un centre commercial, un centre sportif, un aéroport. C'est comme si toute cette ville, cette agitation, était mise sous cloche. À l'état de maquette.

J'ai bu beaucoup trop de café en me levant, alors j'ai le sourcil qui frétille un peu et les mains qui tremblent. Peut-être que l'échange sera plus court aujourd'hui.

Ces mains qui tremblent, c'est quand même quelque chose. Elles tremblent tout le temps chez moi, même sans café, même quand tout va bien. Apparemment, c'est pas trop grave, mais

quand même, ça aide pas à être très précis. Ça me rappelle la petite main droite de mamie qui tremblait dans tous les sens après son opération. Mais dès qu'elle faisait quelque chose, n'importe quoi, ça se calmait. Du coup, j'aimais bien la voire faire des trucs. Même n'importe quoi. J'espère juste qu'ici, ce n'est pas du n'importe quoi pour rien.

Jeudi. 11h22.

Le ciel est couvert ce matin, toujours. Le bruit filtré des voitures remonte depuis sur le bitume mouillé. Ça traverse vite, avec souvent des coups de klaxon. En même temps, le carrefour à la droite de l'immeuble, il n'est vraiment pas légal. Il suffit que tu te places bien pour tourner, pour que la voiture d'en face soit sûre que tu veuilles lui rentrer dedans. Alors que non. Heureusement, il y a la vue sur la mer quand je le prends dans le bon sens.

En même temps, je me dis que, quand même que ça ne traverse pas si vite : quand tu veux tourner, il y a toujours un écart entre les voitures d'en face et tu te dis que, oui, tu vas pouvoir t'insérer facilement. Mais non, toujours une autre voiture derrière pour te bloquer. Ça rend fou, toujours cet espace, mais jamais assez pour vraiment bien t'insérer. À la maison, c'est autre chose, tu

colles, colles, *colles*, sinon t'es certain qu'il y'en a déjà deux qui se mettront devant toi avant que t'aies eu le temps de comprendre quelque chose. Au moins pas de niaiserie, ça trace, et si tu ne sais pas où tu veux vraiment aller, tan pis pour toi, t'avais qu'à te renseigner avec une bonne carte chez toi avant. Ce n'est pas simple pour les zones avec échangeurs : les insertions par la gauche, faut les connaître. Mais bon, au moins, là ça trace. Et les échangeurs, heureusement qu'ils sont là, non seulement ça évite des détours et des bouchons à rallonge, mais en plus quand tu te tapes déjà plus d'une heure de transport tous les matins, pas que ça à faire de te taper un détour de 20 à 40 min en plus.

En tout cas, c'est toujours ce que je me dis quand je suis là-bas. Avec notre fameux rond-point à la sortie de l'autoroute dans lequel tu t'insères par l'intérieur quand tu le prends depuis la route de l'ouest. C'est un grand rond-point qui fait la jonction entre l'autoroute, la zone industrielle et l'entrée de la ville (et des sorties pour les villes voisines). Du coup, il est en hauteur ce rond-point. Un peu comme les tunnels de la Défense à Paris : tu ne sais même plus à quel niveau tu te situes par rapport au sol quand tu y est.

Notre ville est toute construite sur une dalle de béton,

*ville nouvelle conçue selon  
les préceptes du Corbusier*

elle a été bâtie dans les années 1970 pour accueillir tous les cadres et chercheurs du plateau scientifique de Saclay. Se sont finalement les employés et ouvriers qui l'habitent cette ville, « (...) qui vieillit mal et souffre d'une paupérisation », « une partie de son territoire classée en zone urbaine sensible ». Forcément, à accueillir une partie des HLM de Paris parce que « vaut mieux ici que dans notre belle capitale », à avoir des cadres et des chercheurs qui préfèrent acheter leur petite maison individuelle avec leur micro jardin de 3m<sup>2</sup>... Faudrait quand même pas faire le surprit.

Je l'aime bien cette ville en forme de U, de fer-à-cheval, qui s'est construite et insérée sur un plateau qui surplombe la Vallée de Chevreuse. La dalle en béton fait que toute la ville est parcourue de parkings et de souterrains. Avec les monticules de terre et de roche accumulés pendant les travaux, ils ont construit le parc de la ville. Ça ne m'étonne pas tellement, quand j'étais petite, j'avais l'impression qu'il s'agissait plus une *plantation d'arbres* qu'une forêt dans ce parc... Pas vraiment comme ici. Les parkings ce n'est vraiment pas ça. J'ai cru comprendre, qu'ici, ils

ont tout reconstruit à la hâte pour loger les militaires, du coup, ils ont construit direct sur les gravats de l'ancienne ville. Ça fait qu'on se tape des côtes de l'enfer, que ce n'est pas forcément possible de creuser, et qu'il y a de grands boulevards piétons qui sont juste des tunnels à vent qui s'engouffre depuis le port. Par contre, les forêts dans les parcs de la ville, elles, elles vivent vraiment. Comme si c'était un bout qui avait toujours été là, mais qui est juste rétréci et circonscrit dans les limites d'un parc. En fait, cette ville, elle a jamais été réfléchie pour y vivre, elle a été réfléchie pour y dormir. Si tu veux de la verdure, t'as qu'à prendre ta caisse et faire 10 min de route. Mais du coup, si tu n'en as pas de caisse, t'es bien mort. Faut être autonome ici, les transports, c'est un peu une blague et ça fait que le centre-ville. Du coup, je me dis que les voitures ici, c'est plus comme des gens qui flâneraient dans les couloirs du métro à Paris. Ça rend fou, mais en même temps, c'est leur seul moyen de transport. Alors j'essaye de m'adapter et de vivre à la local. Ça évite des accidents.

J'essaye aussi de relativiser, de me dire que *quand même*, ce n'est pas la mort, c'est pas non plus comme au village, sans même une pharmacie, un tabac, une épicerie. Il y a un bus qui désert un peu mieux depuis quelques années, mais si tu le rates, tu en as pour la journée.

En plus, la ville entre-deux ici, c'est pas mal aussi. Il y a pleins de moyens de s'en saisir, c'est plus libre. C'est à côté, en dehors. Le temps passe différemment ici : il a sa valeur. Il faut apprendre à le voir et à le respecter.

Le temps, c'est une donnée relative finalement. Il se concentre, il se cristallise, il s'étire et s'étale. C'était un peu ça quand on a traversé la friche : deux temps qui se rencontrent et se superposent, une double-opération.

Vendredi. 12h26.

Plein soleil depuis ce matin, bonheur. Je reviens sur ce que j'ai écrit la dernière fois. J'ai été dure. Trop.

Non, ce n'est pas grave cette histoire de bus au village. C'est bien. C'est même très bien. Le temps, il faut le prendre, le percevoir, le savourer, s'y adapter. Ça ouvre à quelque chose de nouveau. C'est essentiel même.

Quand je rate le bus, je suis au même niveau que le buisson à côté de l'abri ou du palmier implanté depuis peu dans le coin du croisement à gauche (un palmier dans l'Est. *Comment ? Pourquoi ?*). Je suis là, j'attends, je suis disponible aux piailllements lointains, aux rayons doux, à la brise. Je vois que le mur du cimetière en face laisse s'échappées quelques touffes discrètes de verdure. Des petites guerrières. C'est la même chose quand je pars me balader dans les champs. Je ne

sais jamais pour combien de temps j'en aurais, je ne sais même pas ce que j'y cherche dans cette balade. Mais elle devient un point névralgique : c'est le point de partage familial, et même de voisinage. C'est un dialogue avec les chemins que l'on traverse et les personnes que l'on y croise. C'est un moyen de rendre visite à des bouts de parcelles éclatées, éloignées, comme d'anciens membres de la famille. Les grands cerisiers, maman me dit qu'ils étaient là bien avant elle, qu'ils passaient tous les étés à y cueillir pendant des semaines entières. Jusqu'à ce que le revendeur du village d'à côté trouve que c'est trop cher, que ça n'en vaut plus la peine.

Ils ont plus l'air de totems d'un temps passé maintenant. Malades pour la plupart. C'est triste à crever.

En même temps, les mirabelliers, eux, ils fournissent encore pleins de fruits. Tous les ans, c'est le loto : la mirabelle, c'est quelques semaines dans l'année, et pas tous les ans. Alors quand on y va l'été, c'est toujours l'attente. Le fruit tout juste cueilli, encore chaud, il n'y a vraiment *rien* qui atteigne ce plaisir. J'en avais toujours le ventre rempli quand c'était la cueillette. Il fallait bien vérifier que chaque fruit ne soit pas habité d'un petit intru (en l'ouvrant, juste en deux, jusqu'au noyau). Et après, c'était le gavage total. Je m'étonne encore de ne pas être tombée

malade. Mais, comme les Reines Claudes, en les mangeant bien mûrs, ils avaient *le goût du miel* ces fruits.

Samedi. 13h36.

Plus j'essaye de m'en souvenir, plus tout se transforme en bribes qui se superposent. C'est inquiétant. Le soleil me réchauffe encore les pieds à cette heure, c'est agréable, il faut en profiter, ça ne va pas durer.

Le vous ne vient plus aussi naturellement d'ailleurs. C'est un bon signe je suppose.

J'ai mangé de la confiture de mirabelle hier soir, une rémanence jouissive. J'adore prendre le temps d'utiliser la vieille vaisselle pour ces moments. C'est une belle vaisselle avec des motifs de chardons et autres en couleur bleu minéral sur fond faïence passée. *Le Flore*. Je l'aime beaucoup, il est assez léger, il est simple. Ça change du Obernai du vaisselier familial qui ne sort que pour les grandes occasions. On a retrouvé toute la vieille vaisselle de maman en rangeant l'appartement cet été. Elle était toute bien rangée

dans des cartons. « Prends-en si tu veux ! Je m'en sers pas ici. Et j'ai toute celle qui attend encore dans le grenier. ». C'est drôle, en plus de vingt ans, je l'ai jamais vu cette vaisselle cachée dans le grenier de la maison, au village. Elle est rangée dans un coffre en bois brut, assombrit avec le temps. Pourtant, il est très accessible ce grenier : il est juste à côté des chambres, c'est plus une sorte de débarras (mais dans une pièce sans isolation alors quand on y est, oui, ça ressemble à un grenier). Le vrai grenier, il est accessible avec une trape qui tombe du plafond avec l'aide d'une petite perche. Quand on prend l'escalier tout poussiéreux, on se rend vite compte qu'il n'y a pas de sol dans ce grenier, juste les poutres de soutien de la maison. C'est acrobatique, mais c'est toujours la meilleure place de cachette. Plus tellement cachée, quand j'en redescendais couverte de toiles d'araignée poussiéreuses, un peu comme un tapis de feutre.

Dimanche. 16h27.

Dernière entrée. C'est allé vite finalement. Ce midi, j'ai marché dans le sable humide d'une plage située à 30 min d'ici en voiture.

*Le point de plus à l'ouest d'Occitanie.*

Elle était encore neutre cette plage, sans traces de pas, comme lavée. L'empreinte de la chaussure dans le sol mou, un petit ruisseau parcourant le sable pour se rejeter directement dans la mer. Il commence par éventrer le sable, ce petit ruisseau, comme une grande crevasse, pour se transformer lentement en faibles filets d'eau. C'était beau. Comme une falaise miniature. Une falaise-château-de-sable qui se transforme en système veineux.

Entraver ce dessin déjà là, déjà présent, disponible au visible, c'était un sacrilège. Un sacri-

lège jouissif. Dialogue pied-veine.

Difficile de s'arrêter finalement.

Je n'y aurais pas pensé au début. J'ai l'impression d'avoir oublié le plus important, *tout le reste*. Dans le même temps, je sais que tout ça, c'est déjà ça.

C'est peut-être *ça*, ce qu'il me reste au final.

Dialogue pied terre. Dialogue langue boisson.  
Dialogue genoux bitume. Dialogue oeil tableau.  
Dialogue doigt aiguille. Dialogue coude laine.  
Dialogue nez fumée. Dialogue main oeuf. Dialogue oeil soleil. Brûlure. Dialogue dos banc.  
Dialogue lèvres fruit. Dialogue corps toiles d'araignée. Dialogue *tout-au-reste*.

Voilà.

*«Bonjour à tous,  
aujourd'hui je vous propose une enquête sur un  
phénomène qui est en train de transformer le  
modèle agricole français.  
Je vais parler de la financiarisation de la terre.  
De plus en plus de fermes sont en effet transfor-  
mées en sociétés, achetées par des spéculateurs,  
au nez et à la barbe de l'État.  
Ce que l'on constate aussi, c'est que, parfois, in-  
vestisseur ça rime avec prédateur.»*

---

Film-Documentaire « Les Ogres de la Terre », de Didier Bergounhoux, 52 minutes, 2021. Diffusé sur *Public Sénat* mercredi 24 février à 16 h 30, samedi 27 février à 17 h, et dimanche 28 février 2021 à 12 h.



Merci au film-documentaire (tombé à pic) *Les Ogres de la Terre* de Didier Bergounhox, merci à tous les témoignages dont chacun aurait vraiment mérité une citation propre.

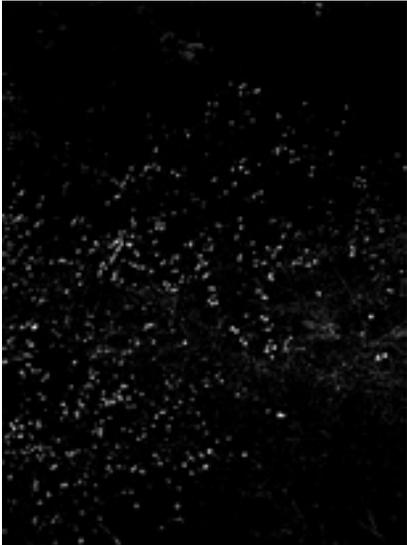
Merci à toi maman, d'avoir enregistré *Le grand chemin* sur VHS et l'avoir conservé depuis tout ce temps, il a eu plus de résonance que prévu.

Merci au pot de confiture de Kevin, et pour tout le reste.

Merci à Coline, à David, à Jean-Baptiste, toujours.

*À Claire*





Achévé d'imprimer  
sur les presses de la société  
*Messages SAS*  
111, rue Nicolas Louis Vauquelin  
F - 31100 Toulouse